

conclusion) et de la huitième armée de marche en Chine sont pris en exemple : il est même mis en relief qu'« un parti à base sociale majoritairement paysanne, même s'il se prétend sous la direction du prolétariat, a pu être l'instrument d'une révolution socialiste ». Il s'agit du parti chinois.

Le parti communiste chinois tout en prétendant incarner la direction du prolétariat, a été davantage sous celle de la III<sup>ème</sup> Internationale bureaucratifiée, puis d'une direction formée à l'école du stalinisme, d'autre part nous savons surtout qu'il n'a pas correctement résolu la question de la révolution socialiste, ni évité l'opportunisme dans le cadre des alliances de classes qui se sont nouées sous son égide.

En combattant un « classicisme faussement rassurant » les auteurs du texte risquent allégrement de verser dans un opportunisme réellement inquiétant. Il est vrai que les camarades parlent d'alliance de classes « autour et sous la direction du prolétariat » même si c'est pour dire aussitôt que « cela permet notamment à la classe ouvrière de bénéficier des capacités militaires de la paysannerie et des couches moyennes urbaines ».

Il s'agit là d'une contre-vérité manifeste : il est complètement faux de prétendre que ces couches sociales moyennes urbaines et rurales sont plus « aptes à la violence » que la classe ouvrière. Que signifie cette notion d'« aptitude à la violence » ? Quelle violence ? Celle-ci est subordonnée aux objectifs à atteindre. La « souplesse » de la paysannerie non seulement rend vaines et fragiles ses vellétés de combat mais son inconstance est aussi grande que celle des couches moyennes urbaines. Si ces couches sont capables d'explosions, de soubresauts qui peuvent devenir des étincelles, le foyer est ailleurs, il est dans le cœur du mouvement ouvrier organisé — réformiste, pacifiste en temps normal — qui seul peut reprendre à son compte et donner une dimension d'affrontement avec le pouvoir aux vellétés petites-bourgeoises ou paysannes.

Il est faux de dire que dans les pays capitalistes avancés, en Europe, et notamment en France où les traditions et le poids du prolétariat sont si grands, « la phase préparatoire prendra pour nous une importance d'autant plus grande que nous avons à ré-introduire la dimension de la violence révolutionnaire à l'encontre de pesantes traditions de légalité du mouvement ouvrier ». **Il n'y aura pas de phase préparatoire à la crise révolutionnaire sans entrée en lutte d'au moins des secteurs importants de la classe ouvrière.**

Car tout le « bénéfice » de la violence exemplaire des couches moyennes ne saurait en aucune manière remplacer l'expérience indispensable de grandes parties des masses ouvrières elles-mêmes.

Faire ce glissement « erroné », comme le font les auteurs du texte 30 les conduit d'ailleurs plus loin : ils expliquent qu'il faut renoncer « à une lente maturation de la classe ouvrière, à une longue expérience de contrôle ouvrier », en déduisent tout naturellement une activité extra-légale à court terme de notre organisation et préconisent ouvertement un cours militariste. Non seulement c'est poser là une démarche vouée **inéluctablement** à l'échec, vu le caractère de contournement de la classe ouvrière qu'elle implique, mais c'est une démarche qui implique une remise en cause de notre analyse actuelle du mouvement ouvrier français et de la crise du stalinisme.

Le texte 30 est paradoxalement le produit d'une surestimation du poids du parti stalinien en France. Faute de voir aujourd'hui les contradictions phénoménales qui se développent dans le PCF comme dans la CGT, le texte 30 cherche une voie de raccourci pour contourner les traditions pacifistes et réformistes auxquelles semble voué inéluctablement le mouvement ouvrier. D'où le renoncement — presque théorisé — à reconstruire un mouvement ouvrier « propre » et la projection impatiente vers : la « guerre continentale » (1), la paysannerie, la jeunesse ouvrière, les couches moyennes, une nouvelle conception du parti révolutionnaire comme une organisation militaire, dont le rôle serait de remplacer l'absence d'initiative violente de masse de la classe (cf. points 3 et 4 du résumé p. 5, chap. 2) :

3 : « Nous ne pouvons pas nous en remettre au schéma rassurant d'une grève générale insurrectionnelle qui limiterait nos propres responsabilités en matière de préparation et d'initiatives ».

4 : « L'organisation révolutionnaire doit être l'avant-garde politique et militaire de la lutte de classe sans quoi la propagande sur l'auto-défense et les milices reste creuse ».

Ce changement complet d'orientation, cette conception du parti révolutionnaire est d'ailleurs systématisée par les camarades : à la recherche de leur propre cohérence, ils expliquent eux-mêmes ainsi le rôle de leurs positions au moment du débat jeune et du refus de l'ORJ. On voit ainsi mieux la fonction de la FCR et de la FNCR qu'ils ont pour certains d'entre eux défendu. Et c'est là enfin un **véritable éclairage pour le débat jeune que nous avons eu**. Le fond de cette argumentation qui conduit l'organisation à jouer un rôle **explicitement** substitutiste repose sur l'analyse de la « domination militaire du prolétariat ». Il s'agit là d'un révisionnisme d'envergure qui ne peut avoir seulement une portée conjoncturelle : les exemples pris d'Octobre 17 à la huitième armée de marche en Chine sont là pour systématiser à l'échelle historique. Or, d'une part, même ces exemples sont faux : la paysannerie russe n'était pas du tout apte à jouer un rôle militaire et c'est seulement le fait qu'elle a été encadrée d'abord dans l'armée tsariste par les officiers, puis dans l'armée révolutionnaire par le prolétariat qui a pu donner un minimum d'infrastructure.

D'autre part, quand bien cela serait-il expliqué en fonction du « demi-siècle de stalinisme » c'est là encore une erreur grossière : la domination du stalinisme n'a pas du tout émasculé les travailleurs au point que ceux-ci ne sont « plus aptes à la violence ». Au contraire la classe ouvrière est capable de spontanément et rapidement parvenir à un degré d'organisation militaire mettant immédiatement et directement en cause le pouvoir.

Les formes d'organisation nées des luttes ouvrières ne sont pas « défensives » : même un piquet de grève possède le double caractère d'être à la fois défensif et offensif. Quant au fait que ces formes d'organisation soient « relativement dispersées » encore une fois c'est une contre-vérité : les grosses concentrations ouvrières sont le creuset des explosions les plus fortes et les plus conséquentes qui atteignent très vite un niveau d'organisation très élevé (incomparablement plus élevé que le plus élevé des niveaux d'organisation paysanne) et